

LES HARPISTES DE TITAN
par Edmond HAMILTON
Une aventure du Capitaine Futur

Captain Future débuta fin 1940 et eut dès le départ un magazine à son nom. Après l'interruption de cette revue en 1944, Captain Future continua sa carrière dans Startling Stories, mais sous forme de nouvelles cette fois et non plus d'un roman complet par numéro. Cette anthologie de Startling n'aurait donc pas été complète sans un récit présentant ce héros si populaire parmi le fandom américain.

1

Ombre de lune

Il s'appelait Simon Wright et il avait été jadis un homme comme les autres. Maintenant il n'était plus un homme mais un cerveau vivant, enfermé dans une caisse de métal, nourri de sérum au lieu de sang, pourvu de sens et de moyens de locomotion artificiels.

Le corps de Simon Wright, qui avait connu les plaisirs et les souffrances de l'existence physique, était depuis longtemps tombé en poussière. Mais l'esprit de Simon Wright continuait de vivre, brillant et intact.

La crête se dressait, aride et rocheuse, à l'orée de la forêt de lichens, la végétation géante se pressant jusqu'au sommet et au bas de l'autre versant jusque dans la vallée.

Çà et là, il y avait une clairière, autour de ce qui avait pu être un temple, en ruine depuis longtemps.

Les immenses silhouettes des lichens le dominaient, fripées, tristes, déchirées par le vent. De temps en temps une petite brise se levait et les agitait avec un bruit de sanglots étouffés, en faisant tomber une poussière impalpable de pourriture.

Simon Wright était las de la crête et de la forêt grise, las d'attendre. Trois des nuits de Titan s'étaient écoulées depuis qu'ils avaient caché leur vaisseau au fond de la forêt de lichens, Grag, Otho et lui, et Curt Newton que le Système connaissait sous le nom de Capitaine Futur, et qu'ils attendaient là sur la crête un homme qui ne venait pas.

C'était la quatrième nuit de guet, sous l'incroyable gloire du ciel de Titan. Mais rien, pas même le spectacle de Saturne, ceinturée de ses anneaux éblouissants et escortée de l'étincelant essaim de lunes, ne pouvait alléger le cœur de Simon Wright. La splendeur céleste ne faisait qu'accentuer la tristesse de ce monde

— Si Keogh ne vient pas cette nuit, dit brusquement Curt Newton, je m'en vais descendre là-bas et le chercher.

Il se tourna vers une brèche dans les lichens, vers la vallée où s'étendait Moneb, une ville indistincte dans la nuit et le lointain, piquetée ici et là de lueurs de torches.

Simon parla, sa voix résonnant avec une précision métallique dans le résonateur artificiel :

— Le message de Keogh nous a avertis de ne pénétrer en aucun cas dans la ville. Un peu de patience, Curtis. Il viendra.

Otho hocha la tête. Otho, le mince et souple androïde qui était si parfaitement humain que seule le trahissait une étrangeté troublante dans son visage pointu et ses yeux verts brillants.

— Apparemment, dit-il, il y a de sacrés troubles à Moneb, et nous risquerions de tout aggraver si nous allions nous y mêler avant de savoir de quoi il retourne

La forme humaine métallique de Grag s'agita impatiemment dans l'ombre, avec un bruit tintant. Sa voix tonnante éclata dans le silence.

— Je suis comme Curt. J'en ai assez d'attendre.

— Nous en avons tous assez dit Simon. Mais nous le devons. D'après le message de Keogh, je pense qu'il n'est ni peureux ni fou. Il connaît la situation.

Pas nous. Nous ne devons pas le mettre en péril par notre impatience.

Curt soupira, en se rasant sur son bloc de pierre.

— Je sais. J'espère simplement qu'il ne tardera pas.

Ces lichens infernaux me portent sur les nerfs.

Posé sans effort sur les invisibles rayons magnétiques qui lui servaient de membres, Simon observait sombrement. C'était d'une façon curieusement détachée qu'il pouvait deviner l'aspect qu'il présentait aux yeux des autres : une petite boîte carrée en métal, avec une singulière figure faite d'yeux-objectifs artificiels et d'une bouche-résonateur, planant l'obscurité.

Pour lui-même, Simon n'était qu'un ego désincarné.

Il ne pouvait voir son propre corps étrange; il n'avait conscience que de la pulsation régulière et rythmée de la pompe à sérum qui lui servait de cœur et des sensations visuelles et auditives que ses organes sensoriels artificiels lui transmettaient.

Ses yeux-objectifs possédaient une vue plus perçante, en toutes conditions, que l'œil humain, mais malgré tout, il ne pouvait pénétrer les ombres mouvantes et tumultueuses de la vallée. Elle demeurait un mystère de clair de lune frémissant, de brume et de ténèbres.

Tout semblait paisible. Et pourtant le message de cet étranger, Keogh, avait appelé au secours, contre un mal trop grand pour qu'il le combatte seul.

Simon avait vivement conscience du monotone bruissement des lichens. Son système auditif microphonique pouvait entendre et distinguer chaque infime note séparée trop faible pour des oreilles

normales, si bien que le murmure devenait un ensemble de sons entremêlés et changeants, comme un chuchotement de voix spectrales, une sorte de symphonie du désespoir.

Pure imagination, et Simon Wright n'avait pas l'habitude de se laisser emporter par son imagination. Cependant, pendant ces trois nuits d'attente, un net pressentiment de malheur avait grandi en lui. Il se raisonnait maintenant, se disait que ce triste murmure de la forêt en était responsable, que son cerveau réagissait à la stimulation répétée d'un schéma de sons.

Comme Curt, il espérait que Keogh arriverait bientôt.

Le temps passa. Les anneaux emplissaient les cieux d'un feu céleste et les lunes poursuivaient splendidement leur ronde éternelle, baignées de la clarté laiteuse de Saturne. Les lichens n'interrompaient pas leurs sanglots poussiéreux. De temps en temps, Curt Newton se levait et arpentait impatiemment la clairière. Otho le suivait des yeux, paisiblement assis, son corps svelte arqué comme un arc d'acier. Grag restait où il était, géant immobile dans l'ombre, écrasant de sa masse jusqu'à la haute taille de Newton.

Soudain, on perçut un son différent de tous les autres. Simon entendit, écouta, et annonça au bout d'un moment :

— Il y a deux hommes, qui escaladent la pente venant de la vallée, qui viennent par ici.

Otho se dressa d'un bond. Curt poussa une exclamation, puis il conseilla :

— Mieux vaut nous cacher, jusqu'à ce que nous soyons sûrs.

Tous quatre, ils se fondirent dans l'obscurité.

Simon était si près des étrangers qu'il aurait pu allonger un de ses rayons de force et les toucher. Ils débouchèrent dans la clairière, haletant après la longue montée, et regardèrent avidement autour d'eux. Le premier était grand, très grand, avec des épaules osseuses et une belle tête. L'autre, plus petit, trapu, se déplaçait avec une démarche d'ours. Tous deux étaient des Terriens; ils portaient sur leurs traits la marque des frontières, la dureté du labour physique. Ils étaient tous deux armés.

Ils s'arrêtèrent. L'espoir les quitta et le plus grand gémit :

— Ils nous ont abandonnés. Ils ne sont pas venus, Dan, ils ne sont pas venus ! Il en pleurait, presque.

— Probable que ton message n'est pas passé, dit l'autre d'une voix tout aussi lourde. Je ne sais pas, Keogh. Je ne sais pas ce que nous allons faire maintenant. Nous pourrions retourner, aussi bien.

Curt Newton parla dans l'ombre :

— Restez là. Tout va bien.

Curt avança à découvert, son visage maigre et ses cheveux roux bien visibles au clair de lune.

— C'est lui ! s'exclama l'homme trapu d'une voix tremblante de soulagement. C'est le Capitaine Futur. Keogh sourit, d'un sourire sans joie.

— Vous pensiez que j'étais peut-être mort, quelqu'un d'autre viendrait au rendez-vous. Ce n'était pas impossible. J'ai été surveillé de si près que je n'ai pas osé tenter de fuir plus tôt. Je n'ai réussi que ce soir.

Il s'interrompit et ouvrit de grands yeux quand Grag arriva à longues enjambées, en faisant trembler la terre sous son poids. Otho apparut derrière lui, léger comme une feuille. Simon les rejoignit en glissant silencieusement dans la nuit.

Keogh rit, avec un soupçon d'inquiétude.

— Je suis heureux de vous voir. Si vous pouviez savoir combien je suis heureux de vous voir tous !

— Et moi ! s'écria l'homme trapu. Je suis Harker.

— Mon ami, expliqua Keogh aux hommes du Futur. Depuis bien des années, mon ami...

Puis il hésita, en regardant intensément Curt.

— Vous allez m'aider ? Jusqu'ici, j'ai pu tenir, là-bas à Moneb. J'ai calmé la population. J'ai essayé de lui donner du courage quand elle en avait besoin, mais je ne suis qu'un homme seul. C'est un crochet bien fragile pour y accrocher le destin d'une cité.

Curt hochait gravement la tête.

— Nous ferons tout ce que nous pourrons. Otho, Grag ! Faites le

guet, on ne sait jamais.

Grag et Otho disparurent de nouveau. Curt examina Keogh et Harker. La brise fraîchissait et Simon avait conscience que le vent se levait, apportant des lichens une plainte plus déchirante.

Keogh s'assit sur un bloc de pierre et se mit à parler. Planant près de lui, Simon écoutait et observait sa figure. C'était une bonne figure. Un homme sage, pensa Simon, et fort, épuisé maintenant par l'effort et la longue crainte.

— J'étais le premier Terrien à venir dans cette vallée, il y a des années, expliqua Keogh. J'aimais les gens de Moneb, et ils me le rendaient bien. Quand les mineurs ont commencé à arriver, j'ai fait en sorte qu'il n'y ait pas de troubles entre les indigènes et eux. J'ai épousé une fille de Moneb, la fille d'un des chefs. Elle est morte maintenant, mais j'ai un fils ici. Et je suis un de leurs conseillers, le seul homme de sang étranger à n'avoir jamais été admis dans la Ville Intérieure. Vous voyez donc que j'avais pas mal de poids, et je m'en servais pour maintenir la paix entre indigènes et outre-mondiaux. Mais maintenant !

Il secoua la tête et poursuivit :

— Il y a toujours eu des hommes, à Moneb, qui ont horreur de voir des Terriens et la civilisation terrienne venir amoindrir leur propre influence. Ils détestent les Terriens qui vivent dans la Ville Neuve et travaillent aux mines. Il y a longtemps, ils ont essayé de les chasser, et ils auraient plongé Moneb dans une lutte sans espoir s'ils avaient osé défier la tradition et utiliser leur seule arme. Maintenant ils s'enhardissent et ils projettent de l'employer.

Curt Newton lui jeta un coup d'œil aigu.

— Quelle est cette arme, Keogh ?

Keogh répondit par une question :

— Vous, les Hommes du Futur, vous connaissez bien ces mondes...Vous avez sans doute entendu parler des Harpistes ?

Simon Wright ressentit un sursaut d'étonnement.

Il lut de la stupéfaction incrédule sur les traits de Curt Newton.

— Vous ne voulez pas dire que vos mécontents envisagent de se servir des *Harpistes* comme arme ?

Keogh hochâ sâmbrement la tête.

— Si.

Des souvenirs du temps passé sur Titan revinrent à l'esprit de Simon; la très étrange forme de vie qui habitait au fond des immenses forêts, l'inoubliable beauté alliée à un danger mortel.

— Les Harpistes pourraient être une arme, oui, murmura-t-il au bout d'un moment. Mais l'arme tuerait ceux qui la manient, à moins qu'ils n'en soient protégés.

— Il y a très longtemps, répondit Keogh, les hommes de Moneb possédaient une telle protection. Ils utilisaient les Harpistes, alors. Mais leur emploi fut si désastreux qu'on l'interdit, on le déclara tabou.

Aujourd'hui, ceux qui désirent chasser par la force les Terriens projettent de violer ce tabou. Ils veulent faire venir les Harpistes, et les utiliser.

Harker ajouta:

— Les choses allaient bien, jusqu'à la mort du vieux roi C'était un homme. Son fils est un faible.

Les fanatiques qui s'opposent à la civilisation outre-mondiale l'ont pris sous leur emprise, et il a peur de son ombre. Keogh l'a maintenu sur ses pieds, contre eux.

Simon vit dans les yeux de Harker une confiance presque adoratrice, tandis qu'il contemplait son ami.

— Ils ont essayé de tuer Keogh, naturellement. Lui disparu, il n'y aurait plus de chef contre eux.

La voix de Keogh s'éleva pour être entendue dans le tumulte et les plaintes des lichens.

— Le conseil au complet doit se réunir d'ici deux jours. Ce sera l'heure de la décision, de savoir si nous ou les violeurs du tabou règneront à Moneb. Et je sais, avec certitude, qu'on me prépare un piège.

C'est à ce moment que j'aurai besoin de l'aide des Hommes du Futur, désespérément. Mais vous ne devez pas être vus en ville. Ces temps-ci, tout étranger est suspect, et vous êtes bien trop connus et... (Il Jeta un coup d'oeil à Simon et conclut, presque en s'excusant) ...et

trop distinctifs.

Il prit un temps. Durant cette pause, le grondement et le tonnerre des lichens évoquèrent le claquement d'immenses voiles dans le vent et Simon ne perçut pas le léger son furtif derrière lui avant qu'il ne soit trop tard...une seconde trop tard.

Un homme bondit dans la clairière. Simon eut une vague impression de membres cuivrés et d'une figure de tueur, et d'une arme singulière qui se levait.

Simon parla, mais l'étincelante petite fléchette volait déjà.

Au même instant Curt se retourna, dégaina et tira.

L'homme s'écroula. Dans l'ombre, un autre pistolet cracha le feu et ils entendirent le cri féroce d'Otho. Pendant un instant suspendu dans le temps personne ne bougea, puis Otho revint dans la clairière.

— Ils n'étaient que deux, je crois.

— Ils nous ont suivis ! s'exclama Harker. Ils nous ont suivis jusqu'ici pour...

Tout en parlant, il s'était retourné. Soudain il se tut et puis il cria le nom de Keogh.

Keogh gisait à plat ventre sur la terre poudreuse.

De sa tempe émergeait un mince trait de bronze guère plus gros qu'une aiguille, et là où il perçait la peau il y avait une seule goutte de sang noir.

Simon plana très bas au-dessus du Terrien. Ses rayons sensitifs effleurèrent la gorge, la poitrine, soulevèrent une paupière inerte.

— Il vit encore, annonça-t-il, sans espoir.

Un stratagème inhumain

Grag porta Keogh dans la forêt et, tout grand et fort que fût le Terrien, il avait l'air d'un enfant dans les bras puissants du robot. Le vent hurlait, les lichens s'agitaient et tonnaient, et il faisait de plus en plus sombre.

— Vite! cria Harker. Vite... Il y a peut-être encore une chance !

Sa figure avait cette expression blême que provoque un choc profond. Simon était encore capable d'émotions, d'émotions plus vives, plus nettes qu'avant, croyait-il, divorcées comme elles l'étaient du chaos chimique de la chair. Il éprouvait à présent une grande pitié pour Harker.

— La *Comète* est juste devant nous, lui dit Curt.

Bientôt ils aperçurent la fusée, une sombre masse de métal perdue parmi les végétaux géants. Rapidement, ils portèrent Keogh à l'intérieur et Grag le déposa avec précaution sur la table du minuscule laboratoire, il respirait encore mais Simon savait qu'il n'en avait pas pour longtemps.

Le laboratoire de la *Comète*, malgré son exigüité, possédait un équipement médical comparable à celui des plus grands hôpitaux, presque entièrement conçu à cet effet par Simon et par Curt Newton. Il avait souvent servi à sauver des vies. A présent tous deux,

Simon et Curt, travaillaient fébrilement pour sauver Keogh.

Curt roula en place une version admirablement compacte d'une unité Fraser. En quelques secondes, les tubes furent connectés aux artères de Keogh et les pompes actionnées, pour maintenir une circulation sanguine normale et injecter directement dans le cœur une solution stimulante. L'unité d'oxygène fonctionnait. Bientôt Curt hocha la tête.

— Pouls et respiration normaux. Maintenant voyons un peu le cerveau.

Il fit pivoter l'ultrafluoroscope en position et le brancha. Simon,

planant tout près de l'épaule de Curt, observa l'écran.

— Le lobe frontal est déchiré sans espoir de réparation, annonça-t-il. Tu vois les minuscules barbes de cette fléchette? La détérioration des cellules est déjà entamée.

De la porte, Harker supplia :

— Vous pouvez faire quelque chose? Vous ne pouvez pas le sauver ?

Il dévisagea Curt un moment, puis sa tête retomba et il soupira.

— Non, bien sûr que vous ne pouvez pas. Je l'ai su dès qu'il a été touché.

Toute sa force parut l'abandonner. Il s'appuya contre la porte, fatigué, vaincu, triste au delà de toute endurance.

— C'est déjà dur de perdre un ami. Mais maintenant, tout ce pour quoi il s'est battu est perdu aussi.

Les fanatiques vont gagner, et ils vont déclencher quelque chose qui tuera non seulement les Terriens d'ici mais toute la population de Moneb, à la longue.

Des larmes se mirent à couler lentement des yeux de Harker. Il ne parut pas les remarquer. Il demanda à personne, à tout l'univers :

— Pourquoi est-ce que je ne l'ai pas vu à temps. Pourquoi est-ce que je n'ai pas pu le tuer... à temps?

Pendant un long, très long moment, Simon contempla Harker. Puis il regarda de nouveau l'écran et enfin Curt, qui hocha la tête et l'éteignit avant de commencer à retirer lentement les tubes de l'unité Fraser des poignets de Keogh.

— Attends, Curtis! dit Simon. Laisse-les comme ils sont.

Curt se redressa, une certaine expression de stupeur dans les yeux. Simon glissa vers Harker, qui était plus livide et plus abattu que le mort allongé sur la table.

Simon dut prononcer son nom trois fois, avant qu'il s'anime assez pour répondre.

— Oui ?

— Quel courage avez-vous, Harker? Autant que Keogh? Autant que moi?

Harker secoua la tête.

— Il y a des moments où le courage ne sert plus à rien du tout.

— Ecoutez-moi, Harker! Avez-vous le courage de marcher à côté de Keogh dans Moneb, sachant qu'il est mort ?

Les yeux de l'homme trapu s'arrondirent. Curt Newton s'approcha de Simon et s'exclama d'une voix étranglée:

— A quoi penses-tu?

— Je pense à un homme brave qui est mort alors qu'il venait nous demander du secours. Je pense à tous les hommes et les femmes innocents qui vont mourir à moins que...Harker, c'est vrai, n'est-ce pas, que le succès de votre combat dépendait de Keogh ?

Le regard de Harker se porta sur le corps étendu sur la table, un corps qui respirait et dont le cœur battait d'un semblant de vie emprunté aux pompes bourdonnantes.

— C'est vrai. C'est pour ça qu'on l'a tué. Il était le chef. Sans lui...

Les grosses mains de Harker s'écartèrent, dans un geste de désespoir total.

— Alors on ne doit pas savoir que Keogh est mort.

— Non, Simon! Protesta Curt d'une voix dure. Tu ne peux pas faire ça!

— Pourquoi pas, Curtis? Tu es parfaitement capable de pratiquer l'opération.

— Ils ont déjà tué l'homme une fois. Ils sont prêts à recommencer Simon, tu ne peux pas le risquer!

Même Si je pouvais pratiquer l'opération... Non!

Une expression curieusement suppliante apparut dans les yeux gris de Curt.

— C'est un travail pour moi, Simon. Pour moi, et Grag et Otho. Laisse-nous faire.

— Et comment vous y prendrez-vous? rétorqua Simon. Par la force? Par le raisonnement? Tu n'es pas omnipotent, Curtis. Pas plus que Grag et Otho. Tous les trois, vous iriez à une mort certaine, et à une défaite encore plus certaine. Et je vous connais. Vous iriez!

Simon se tut. Il lui sembla soudain qu'il devenait fou, qu'il devait être fou pour envisager ce qu'il s'apprêtait à faire. Et pourtant, c'était le seul moyen, la seule chance possible d'empêcher un désastre irréversible.

Simon savait ce que les Harpistes pouvaient faire, entre de mauvaises mains. Il savait ce qui arriverait aux Terriens de la Ville Neuve. Et il savait aussi quelles seraient les représailles contre bien des habitants innocents de Moneb, aussi bien que contre les quelques coupables.

Il regarda au delà de Harker et vit Grag, et Otho à côté de lui, ses yeux verts très brillants. Simon pensa: « Je les ai faits tous les deux, moi et Roger Newton. Je leur ai donné un cœur, un esprit et du courage. Un jour ils périront, mais ce ne sera pas parce que je leur aurai manqué. »

Et il y avait Curt, obstiné, téméraire, poussé par le démon de sa propre solitude, un âpre chercheur d savoir, étranger à sa propre espèce.

Nous l'avons fait ainsi, Otho, Grag et moi, se dit Simon. Et nous avons trop bien travaillé. Il y a trop de fer en lui. Il se brisera mais ne pliera jamais, et ne veux pas qu'il soit brisé à cause de moi!

— Je ne comprends pas, murmura Harker.

— Le corps de Keogh est intact, expliqua Simon Seul le cerveau a été détruit. Si l'on fournissait à ce corps un autre cerveau, le mien, Keogh paraîtra: revivre, pour achever sa tâche à Moneb.

Pendant un long moment, Harker resta muet. Enfin il souffla:

— Est-ce possible?

— Tout à fait possible. Pas facile, ni même...sûr, mais possible.

Harker serra les poings. Une lueur, une lumière qui était peut-être de l'espoir, reparut dans ses yeux.

— Seuls nous cinq, reprit Simon, savons que Keogh est mort. De ce côté, il n'y a aucune difficulté. Et connais la langue de Titan, comme presque toutes celles du Système. Mais j'aurai malgré tout besoin d'aide, d'un guide qui connaît la vie de Keogh et me permettra de la vivre pendant le temps nécessaire. Vous, Harker. Mais je vous

avertis, ce ne sera pas facile.

Harker répondit d'une voix lente mais ferme :

— Si vous pouvez faire la première chose, je suis capable de l'autre.

Avec colère, Curt Newton protesta :

— Personne ne va rien faire de semblable. Simon, je refuse de me mêler à ça!

L'expression orageuse que Simon connaissait bien apparaissait sur la figure de Curt. S'il l'avait pu Simon aurait souri. Mais il parla exactement comme il avait si souvent parlé autrefois, alors que Curt

Newton n'était qu'un petit garçon roux jouant dans les corridors déserts du laboratoire caché dans les entrailles de Tycho, sans autres compagnons que le robot, l'androïde et Simon lui-même.

— Tu feras ce que je te dis, Curtis! Grag, emmène Mr Harker dans la cabine principale. Et veille à ce qu'il dorme car il aura besoin de toutes ses forces. Otho, Curtis voudra que tu l'assistes.

Otho entra et ferma la porte. Son regard alla de Simon à Curt et revint sur Simon, ses yeux brillaient d'un certain amusement acide. Curt resta où il était, les dents serrées, immobile.

Simon glissa vers les armoires encastrées dans une des parois. Utilisant les rayons de force merveilleusement adaptables aussi adroitement qu'un homme se sert de ses mains, il y prit les instruments nécessaires, la scie trephine, les érignes et les sutures, les délicats bistouris aux formes diverses. Et les autres choses qui avaient permis à la chirurgie moderne de prendre une telle avance sur les grossières techniques du XXe siècle. Les composés qui empêchaient le saignement, les produits chimiques organiques qui provoquaient si rapidement la régénération totale des cellules qu'une plaie se refermait en quelques heures sans laisser de cicatrice, les stimulants et les anesthésiants qui prévenaient le choc opératoire, les composés de neurones.

L'ampoule ultra-violette palpitait au-dessus d'eux, stérilisant tout ce qui se trouvait dans le laboratoire.

Simon, dont la vue était meilleure et le toucher plus sûr que ceux

d'aucun chirurgien dépendant de la forme humaine, pratiqua la première incision dans le crâne de Keogh.

Curt Newton n'avait toujours pas bougé. Sa figure était fermée et tout aussi obstinée, mais il s'y répandait à présent une pâleur, une sorte de désespérance.

— Curtis! dit sèchement Simon.

Alors Curt s'avança enfin. Il s'approcha de la table et plaça ses mains dessus, à côté de la tête du mort et Simon vit qu'elles tremblaient.

— Je ne peux pas, souffla Curt. Simon, je ne peux, pas. J'ai peur.

Simon le regarda dans les yeux.

— Tu n'as pas à avoir peur. Tu ne me laisseras pas mourir.

Il tendit un instrument étincelant. Lentement, comme un somnambule, Curt le prit.

Le regard vif d'Otho s'adoucit. Il fit un signe de tête à Simon, par-dessus l'épaule de Curt, et sourit. Il y avait de l'admiration dans ce sourire, pour tous les deux.

Simon s'affaira à d'autres tâches.

— Fais particulièrement attention, Curtis, aux nerfs glossopharyngiens, faciaux, trigéminaux...

— Je sais tout ça, grogna Curt avec une irritation singulière.

— ... pneumogastriques, hypoglossaux et accessoires de l'épine dorsale, acheva Simon.

Des flacons et des seringues furent soigneusement alignés.

— Voici l'anesthésique qui doit être introduit dans mon flot de sérum. Et immédiatement après l'opération, ceci doit être injecté sous la dure-mère.

Curt hocha la tête. Ses mains avaient cessé de trembler et travaillaient maintenant avec une adresse rapide et sûre. Sa bouche pincée n'était plus qu'un mince trait.

Simon se dit: « Il s'en tirera. Il s'en tire toujours. »

Il y eut alors un moment d'attente. Simon contemplait John Keogh et une peur soudaine s'empara de lui, une profonde terreur de ce

qu'il s'apprêtait à faire.

Il était satisfait comme il était. Jadis, il y avait bien des années, il avait fait son choix entre la disparition et son existence présente. Le génie du père de Curt l'avait sauvé alors, lui avait donné une vie nouvelle, et Simon s'était réconcilié avec cette vie, tout étrange qu'elle fût, et l'avait mise à profit. Il avait découvert les avantages de sa nouvelle forme, l'habileté accrue, la faculté de penser clairement avec un cerveau qui n'était plus tributaire des impulsions inutiles et incontrôlables de la chair. Il avait appris à en être reconnaissant.

Et maintenant, après tant d'années...

Il pensa: « Je ne peux pas, finalement! Moi aussi j'ai peur, non de la mort mais de la vie. »

Et cependant, sous cette peur rôdait un désir, une faim que Simon avait cru miséricordieusement morte pendant si longtemps.

Le désir d'être de nouveau un homme, un être humain revêtu de chair.

L'esprit clair et froid de Simon Wright, le cerveau précis et logique fut pris de vertige sous l'impact de ces craintes et de ces faims. Elles bondissaient en pleine forme de leur tombeau de son subconscient. Il fut choqué de constater qu'il pouvait encore être la proie de l'émotion, et la voix de son esprit cria : Je ne peux pas faire ça! Non, je ne peux pas!

— Tout est prêt, Simon, dit calmement Curt.

Lentement, très lentement, Simon se déplaça et alla se poser à côté de John Keogh. Il vit qu'Otho l'observait avec une expression pleine de douleur et de compréhension et aussi... oui, d'envie. Etant lui-même inhumain, Otho devait savoir ce que les autres ne pouvaient que supposer.

Les traits de Curt étaient sculptés dans la pierre. La pompe à sérum interrompit son rythme régulier; puis elle repartit.

Simon Wright plongea paisiblement dans les ténèbres.

Une fois né de la chair

L'ouïe fut la première. Une lointaine confusion de sons, très sourds et flous. La première pensée de Simon fut que son mécanisme d'audition fonctionnait mal. Puis l'aile froide du souvenir l'effleura, amenant dans son sillage une peur soudaine et un sentiment de mal.

Il faisait sombre. Comment pouvait-il faire aussi sombre dans la *Comète*?

Très loin, quelqu'un l'appela.

— Simon! Simon, ouvre les yeux!

Les *yeux*?

De nouveau cette sourde terreur renaissante. Son esprit était lourd. Il refusait de fonctionner et la pulsation de la pompe à sérum avait disparu.

La pompe à sérum, pensa Simon. Elle s'est arrêtée et je suis en train de mourir!

Il devait appeler au secours. C'était déjà arrivé une fois, et Curt l'avait sauvé. Il cria :

— Curtis! La pompe à sérum s'est arrêtée.

La voix n'était pas la sienne, et se formait étrangement.

— Je suis là, Simon. Ouvre les yeux.

A cet ordre répété, une suite de relais moteur depuis longtemps inutilisés se mit en marche dans le cerveau de Simon. Sans volonté consciente, il leva les paupières. Les paupières de quelqu'un, sûrement pas les siennes! Il y avait bien des années qu'il n'avait plus de paupières!

Il vit.

Comme l'ouïe, sa vue était floue, confuse. Le laboratoire familial semblait flotter dans une brume mouvante. La figure de Curt, celle d'Otho, au-dessus d'eux l'immense masse de Grag, et un inconnu... non, pas inconnu; il avait un nom et Simon le connaissait... Harker.

Ce nom déclencha la réaction en chaîne et Simon se souvint. La mémoire lui revint brutalement, le tarauda, le déchira, et maintenant il pouvait *sentir sa peur*, l'angoisse physique, la sueur, les battements désordonnés du cœur, la douloureuse contraction des grands ganglions corporels.

— Lève la main, Simon. Lève la main droite.

La voix de Curt était tendue. Simon comprit. Curt avait peur de ne pas avoir bien opéré.

Incertain, hésitant comme un enfant qui n'a pas encore appris la coordination des mouvements, Simon leva la main droite. Puis la gauche. Il les regarda longuement et les laissa retomber. Des gouttes d'une humidité saline lui piquèrent les yeux, et il les reconnut. Il se rappela les larmes.

— Ça va aller, dit Curt d'une voix mal assurée. (Et il aida Simon à soulever sa tête, pour porter un verre à ses lèvres.) Peux-tu boire? Ça dissipera le brouillard, ça te donnera des forces.

Simon but, et l'acte de boire l'émerveilla.

La potion combattit les effets de l'anesthésie. La vue et l'ouïe s'éclaircirent, et il reprit le contrôle de son esprit. Il resta un moment immobile, en essayant de s'adapter aux sensations presque oubliées de la chair.

Les petites choses. La fraîcheur des draps contre la peau, la chaleur, le plaisir des lèvres détendues. Le souvenir du sommeil.

Il soupira, et cela aussi l'émerveilla.

— Donne-moi la main, Curtis. Je vais me mettre debout.

Curt se plaça d'un côté de lui, Otho de l'autre, pour le soutenir. Et Simon Wright, dans le corps de John Keogh, se leva de la table où il était allongé et se mit debout, homme de nouveau, et intact.

Près de la porte, Harker s'évanouit.

Simon le regarda, le solide homme trapu affalé sur le sol, la figure blême et malade.

Il murmura avec une curieuse nuance de pitié pour toute l'humanité :

— Je lui avais dit que ce ne serait pas facile.

Mais Simon lui-même ne s'était pas douté de la terrible difficulté.

Il y avait tant de choses à réapprendre! Longtemps habitué à l'apesanteur, à la liberté de mouvement nécessitant aucun effort, ce grand corps musclé qu'il habitait maintenant lui paraissait lourd et gauche, douloureusement lent. Il avait beaucoup de mal à le gouverner. Au début, quand il tenta de marcher, ses pas furent si chancelants qu'il devait se cramponner à quelque chose pour ne pas tomber.

Son sens de l'équilibre devait subir un rajustement total. Et le manque d'acuité de son ouïe et de sa vue l'inquiétait. C'était relatif, il le savait, car, selon les normes humaines, la vue et l'ouïe de Keogh avaient été excellentes. Mais il leur manquait la précision, la sélectivité, la clarté auxquelles Simon s'était accoutumé. Il avait l'impression que ses sens étaient plus ou moins émoussés, de tout percevoir à travers un voile.

Et c'était une chose étrange, quand il trébuchait ou se cognait maladroitement, de ressentir de nouveau de la douleur.

Mais à mesure qu'il commençait à maîtriser cette masse complexe d'os, de muscles et de nerfs, Simon s'aperçut qu'il y prenait plaisir. La variété infinie d'impressions sensorielles, le sentiment de la vie, du sang chaud qui circule, le fait d'éprouver de la faim, de sentir le froid et la chaleur, tout le fascinait.

Une fois né de la chair..., pensa-t-il et il serra ses deux mains l'une contre l'autre. Qu'ai-je fait? Quelle folie ai-je commise? Il ne devait pas penser à cela, pas à lui-même. Il ne devait penser qu'à la tâche à accomplir, au nom de John Keogh qui était mort.

Harker se remit de son évanouissement.

— Excusez-moi, murmura-t-il. Mais quand je l'ai vu... vous... se relever et se mettre debout ça... Mais ça va, maintenant. Vous n'avez pas à vous inquiéter.

Simon remarqua qu'il détournait autant que possible les yeux. Mais il avait une expression butée qui révélait qu'il ne mentait pas.

— Nous devrions retourner aussitôt que vous le pourrez, reprit

Harker. Nous... Keogh et moi, nous avons déjà été absents trop longtemps... Tout de même, il y a une chose... Et Dion ?

— Dion?

— Le fils de Keogh.

— Inutile de tout dire au garçon, estima Simon.

Il ne comprendrait pas, et ça ne servirait qu'à le torturer.

Miséricordieusement, le temps serait bref. Mais il regrettait que Keogh ait eu un fils.

— Simon, intervint Curt, je me suis entretenu avec Harker. Le conseil se réunit ce soir, dans quelques heures à peine. Et tu devras pénétrer seul dans la Ville Intérieure car Harker n'a pas le droit d'entrer là. Mais Otho et moi allons essayer de contourner Moneb et de nous introduire secrètement dans la salle du conseil. Harker me dit que c'était l'idée de Keogh, et elle est bonne... si ça marche. Grag restera au vaisseau, pour répondre au premier appel, si besoin est.

Il tendit à Simon deux objets, un petit audio-disque à ondes lunaires et une lourde boîte de métal de dix centimètres de côté seulement.

— Nous resterons en contact grâce aux audios. L'autre est une adaptation hâtive du propre champ de répulsion de la *Comète*, mais réglée pour capter les vibrations soniques. J'ai dû voler deux des unités de bobines. Qu'en penses-tu?

Simon examina la minuscule boîte, la disposition compacte et habile d'oscillateurs, la capsule de courant, les quatre grilles compliquées.

— Le dessin pourrait être encore simplifié, Curtis, mais dans ces circonstances, c'est du très bon travail. Ce sera très utile, en cas de nécessité.

— Espérons, dit Curt avec émotion, que ce cas ne se présentera pas.

Il regarda Simon et sourit; il y avait dans son regard beaucoup de fierté et d'admiration.

— Bonne chance, dit-il.

Simon lui tendit la main. Il y avait bien, bien longtemps qu'il

n'avait fait ce geste. Il fut stupéfait de constater qu'il avait la gorge serrée.

— Soyez prudents. Tous.

Il tourna les talons et sortit, d'un pas encore mal assuré, et derrière lui il entendit Curt parler à voix basse, entre ses dents, à Harker.

— Si jamais vous laissez un malheur lui arriver, je vous tuerai de mes propres mains.

Simon sourit.

Harker le rattrapa et tous deux s'éloignèrent dans la forêt de lichens, spectrale sous le lointain soleil diffus. La haute végétation était silencieuse, à présent que le vent était tombé. Tout en marchant, Harker parla de Moneb, et des hommes et des femmes qui y vivaient. Simon écoutait, sachant que sa vie dépendait du souvenir qu'il garderait de ces renseignements.

Mais cette nécessité même ne pouvait occuper qu'une petite partie de son esprit. Le reste était accaparé par d'autres choses, l'odeur piquante de la poussière, le mordant de l'air froid à l'ombre, la chaleur du soleil dans les clairières, le jeu complexe des muscles nécessaires à un seul pas, le grattement des branches de lichen sur la peau nue, le miracle de la respiration, de la sueur, la joie de saisir un objet avec cinq doigts de chair.

Les petites choses que l'on trouvait toutes naturelles. Les petites choses miraculeuses, incroyables, que l'on ne remarquait pas avant d'en être privé.

Avant, il avait vu la forêt comme une monochromie grisâtre, l'avait entendue comme un schéma de bruissements. Elle avait été sans température, sans odeur ni toucher. Maintenant elle avait tout cela. Simon était submergé par un torrent d'impressions, si poignantes qu'elles devenaient insoutenables.

Il prit rapidement des forces et de l'assurance.

Quand il attaqua la pente de la crête, il prit plaisir à grimper, à escalader les traîtres flancs poussiéreux, toussant quand l'âcre poudre envahissait ses poumons.

Harker jurait et trébuchait comme un gros ours sur la côte abrupte, parmi les lichens. Et soudain Simon éclata de rire. Il n'aurait pas su dire pourquoi mais c'était bon de pouvoir de nouveau rire.

D'un commun accord, ils évitèrent la clairière. Harker allait devant. Ils descendirent plus bas, le long de la crête. Quand ils débouchèrent en terrain découvert, Simon fut profondément ému de découvrir qu'il avait une ombre.

Ils firent halte pour reprendre haleine, et Harker coula vers Simon un long regard, plein d'une étrange curiosité.

— Quel effet cela fait-il? Quel effet ça vous fait d'être de nouveau un homme?

Simon ne répondit pas. Il en était incapable. Il n'y avait pas de mots. Il se détourna de Harker, et contempla la vallée qui s'étendait, si paisible sous le soleil diffus. Il bouillonnait d'une singulière surexcitation, si vive qu'il se sentait trembler.

Comme s'il était soudain effrayé par ce qu'il avait dit et tout ce que recélait sa question, Harker se retourna brusquement et s'élança sur la pente, en courant presque; Simon le suivit. A un moment donné il glissa et en se rattrapant il écorcha sa main contre un rocher. Immobile, il regarda avec stupeur les gouttes de sang tombant lentement de la blessure, et Harker dut l'appeler trois fois par le nom de Keogh et une fois par le sien.

Ils évitèrent la Ville Neuve.

— Pas la peine d'aller au-devant des ennuis, jugea Harker, et il prit un chemin détourné au fond d'un ravin.

Mais ils pouvaient la voir dans le lointain, un ensemble de maisons en métalliage à flanc de colline, sous la bouche noire de la mine. Simon trouva la ville bizarrement silencieuse.

— Vous voyez les volets aux fenêtres? dit Harker.

Et les barricades dans les rues? Ils attendent, ils attendent ce soir.

Il ne dit plus rien. Au pied de la crête ils arrivèrent dans une vaste plaine parsemée de bouquets de buissons grisâtres. Ils s'y engagèrent, se dirigeant vers les faubourgs de la ville.

Mais comme ils approchaient de Moneb un groupe d'hommes

arriva en courant à leur rencontre. A leur tête, Simon vit un jeune garçon grand et mince, aux cheveux noirs.

— C'est votre fils, souffla Harker.

Sa peau était moins bronzée, son visage un mélange de celui de Keogh et d'un autre, d'une beauté plus douce, ses yeux très directs et fiers. Dion était tel que Simon s'y attendait.

Il éprouva un sentiment de culpabilité en accueillant le garçon par son nom, mais aussi une curieuse fierté. Il pensa soudain: « Je voudrais avoir eu un fils comme celui-là, autrefois avant d'avoir changé. »

Et puis, avec désespoir : « Je ne dois pas penser cela! Les séductions de la chair m'attirent en arrière! »

Dion haletait et sa figure portait les marques de l'insomnie et de l'inquiétude.

— Père, nous t'avons cherché partout dans la vallée! Où étais-tu?

Simon entama l'explication que Harker et lui avaient préparée, mais le garçon l'interrompit, sautant d'un sujet à un autre dans un flot de paroles précipitées.

— Tu n'es pas venu, et nous avons peur qu'il te soit arrivé quelque chose. Et en ton absence, ils ont avancé l'heure du conseil! Ils espéraient que tu ne reviendrais pas du tout, mais si tu revenais ils tenaient à faire en sorte que ce soit trop tard!

La jeune main musclée de Dion saisit le bras de Simon.

— Ils commencent déjà à se réunir dans la salle du conseil! Viens. Nous avons peut-être encore le temps mais nous devons nous dépêcher!

Harker regarda sombrement Simon par-dessus la tête du garçon.

— C'est déjà arrivé.

Avec le fils impatient de Keogh, et les hommes qui l'accompagnaient, ils se hâtèrent vers la ville.

Des maisons de brique et de pisé, vieilles de plusieurs générations, dominées par le mur de la Ville Intérieure et plus haut encore les toits et les tours massives des palais et des temples,

badigeonnés d'une espèce de chaux et peints d'ocre et de cramoisi.

L'air était plein d'odeurs, de cuisine, de feu de bois, de poussière âcre, de corps humains huilés, odorants et musqués, de vieilles briques croulant au soleil, de bêtes domestiques, d'épices inconnues. Simon les huma, les respira profondément en écoutant l'écho de ses pas renvoyé par les murs. Il sentit la fraîcheur de la brise sur sa figure moite de sueur.

Et encore une fois l'excitation le fit trembler, et il éprouva un immense respect pour la magnificence de la sensation humaine.

J'ai tant oublié, se dit-il. Et comment était-ce possible de l'oublier?

Il marcha dans les rues de Moneb, à grands pas, la tête haute, une flamme orgueilleuse dans les yeux.

La population aux cheveux noirs et à la peau cuivrée le regardait passer du seuil des maisons, et faisait bourdonner le nom de Keogh le long des sentes et des ruelles tortueuses.

Simon s'aperçut qu'il y avait encore autre chose dans l'air de Moneb... cette chose qui s'appelle la peur.

Ils arrivèrent devant le portail du mur intérieur.

Là Harker et les autres s'arrêtèrent, et Simon entra seul avec le fils de Keogh.

Le temple et le palais se dressaient devant lui, impressionnants et puissants, arborant en fresques héroïques l'histoire des rois de Moneb. Simon les vit à peine. Il était crispé maintenant, tous les nerfs en boule.

C'était l'épreuve... maintenant, avant qu'il soit prêt. C'était le moment où il ne devait pas hésiter, sinon cette chose qu'il avait faite serait vaine et les Harpistes seraient apportées dans la vallée de Moneb.

Deux tours de brique rondes, un portail bas et massif. La pénombre, éclairée par des torches, une lumière rouge baignant la peau cuivrée, les robes de cérémonie des conseillers, çà et là un casque à la forme barbare. Des voix qui se mêlaient, s'enchevêtraient. Une sensation de tension si forte que les nerfs protestaient.

Dion serra le bras de Simon et lui dit quelque chose qu'il ne put saisir, mais le sourire, le regard d'amour et de fierté étaient suffisamment éloquents. Puis le garçon disparut vers les bancs du public, dans l'ombre.

Simon était seul.

Au fond de la longue salle, à côté du grand trône doré du roi, il vit un groupe d'hommes casqués qui le regardaient avec une haine qu'ils ne prenaient pas la peine de dissimuler, et un mépris qui ne pouvait être inspiré que par le triomphe.

Soudain, de la foule grouillante et mal à l'aise, un vieillard surgit qui vint poser ses mains sur les épaules de Simon et le contempla d'un air accablé.

— Il est trop tard, John Keogh, dit le vieil homme d'une voix rauque. Tout a été vain. Ils ont amené les Harpistes!

Les Harpistes

Sous le coup, Simon recula. Il ne s'était pas attendu à cela. Il n'avait pas pensé que tout de suite, si vite, il risquait d'avoir à rencontrer les Harpistes.

Il les avait vues une fois déjà, il y avait de longues années. Il connaissait leur subtil et terrible danger. Il en avait été terriblement secoué alors qu'il n'était qu'un cerveau séparé de la chair. Que serait-ce maintenant qu'il vivait de nouveau dans un corps humain vulnérable, aux réactions imprévisibles?

Sa main se crispa sur la petite boîte de métal dans sa poche. Il devait miser sur la certitude qu'elle le protégerait du pouvoir des Harpistes. Mais, se remémorant cette expérience du passé, il redoutait l'épreuve.

Il demanda au vieux conseiller :

— Savez-vous si c'est vrai, si les Harpistes sont là?

— Taras et deux autres ont été vus à l'aube, revenant de la forêt, chacun portant une chose dissimulée. Et... ils étaient coiffés des casques de silence.

Le vieillard indiqua le groupe entourant le trône du roi, qui considérait avec une telle haine triomphante celui qu'on prenait pour John Keogh.

— Voyez, ils les ont encore!

Rapidement, Simon examina les casques. Au premier abord, ils avaient semblé n'être que le banal équipement de bronze d'un guerrier barbare. Maintenant il voyait qu'ils étaient d'une forme curieuse recouvrant les oreilles et toute la boîte crânienne, et très grands, comme s'ils étaient capitonnés par de nombreuses couches de tissu isolant.

Les casques du silence. Il comprenait à présent que Keogh avait dit vrai, en parlant d'un ancien moyen de protection utilisé jadis contre les Harpistes par les hommes de Moneb. Ces casques les protégeraient, certainement.

Le roi de Moneb se leva. Et le tumulte énervé de la salle fit place à une tension glacée.

Un tout jeune homme, le roi. Très jeune, très effrayé, avec une expression de faiblesse et d'obstination. Il avait la tête nue.

— Nous, de Moneb, avons toléré trop longtemps des étrangers dans notre vallée, nous avons même souffert que l'un d'eux siège dans ce conseil et influence nos décisions...

A cela, les têtes se tournèrent avec inquiétude vers « Keogh ».

— Les manières des étrangers imprègnent de plus en plus la vie de notre peuple. Ils doivent partir, tous! Et comme ils ne veulent pas partir de leur plein gré, on doit les chasser par la force!

Il avait appris son discours par cœur. Simon le comprenait à sa façon de buter parfois sur un mot, de se tourner de temps en temps vers le plus grand des hommes casqués en longue cape qui l'entouraient, comme pour se rafraîchir la mémoire ou puiser de la force. L'homme grand et sombre que Simon reconnut d'après la description de Harker, le principal ennemi de Keogh, Taras.

— Nous ne pouvons chasser les Terriens avec nos fléchettes et nos lances. Leurs armes sont trop fortes. Mais nous aussi nous avons une arme, contre laquelle ils sont impuissants! Elle nous était interdite, par des rois stupides qui craignaient que le peuple s'en serve contre eux. Mais aujourd'hui nous devons l'utiliser !

En conséquence, j'exige que le vieux tabou soit levé! J'exige que nous invoquions le pouvoir des Harpistes pour chasser les Terriens!

Un silence tendu, peureux, tomba sur la salle. Simon vit des hommes se tourner vers lui, vit la confiance avide dans les yeux du jeune Dion. Il savait qu'ils avaient placé en lui leur dernier espoir d'empêcher cette chose.

Ils avaient raison, car quoi qu'il faille faire, il devrait le faire seul. Curt Newton et Otho n'avaient pas pu avoir le temps de s'introduire secrètement par des chemins détournés dans la salle du conseil.

Simon s'avança. Il regarda autour de lui. A cause de ce qu'il était, une farouche exaltation s'empara de lui, la joie d'être encore une

fois un homme parmi les hommes. Elle fit tonner sa voix sous les voûtes basses.

— N'est-il pas vrai que notre roi ne craint pas les Terriens, mais Taras, et que Taras ne cherche pas à libérer Moneb d'un joug mythique, mais de placer le sien sur nos cous ?

Il y eut un instant de silence total au cours duquel tous, rois et conseillers de même, le regardèrent avec stupéfaction. Et dans ce silence Simon poursuivit d'une voix sombre:

—Je parle au nom du conseil! Le tabou ne sera pas levé, et celui qui apporte les Harpistes à Moneb le fera sous peine de mort!

Pendant un court moment, les conseillers retrouvèrent leur courage et l'exprimèrent. Leur ovation fit trembler les murs. Sous le couvert de ce tumulte, Taras se pencha et parla à l'oreille du roi, et Simon vit le jeune monarque pâlir.

Taras prit derrière le haut dossier du trône un casque d'or martelé et le plaça sur la tête du roi.

Un casque de silence.

Les acclamations faiblirent, se turent. D'une voix rauque, le roi annonça:

— Alors, pour le bien du Moneb, je dois dissoudre le conseil.

Taras s'avança. Il regarda Simon en face, et ses yeux sourirent.

— Nous avons prévu vos traîtres conseils, John Keogh. Et nous nous sommes préparés.

Il jeta en arrière sa cape. Dessous, au creux de son bras gauche, il y avait quelque chose enveloppé de soie.

Instinctivement, Simon recula.

Taras arracha la soie. Et dans ses mains apparut une créature vivante pas plus grosse qu'une colombe, une créature d'argent et de nacre rose et de délicates membranes plissées et brillantes, aux grands yeux très doux.

Une habitante des forêts profondes, une timide et douce porteuse de destruction, un ange de folie et de mort.

Une Harpiste!

Un sourd gémissement s'éleva parmi les conseillers, il y eut un mouvement de foule tandis que chacun s'apprêtait à fuir.

— Restez tranquilles! cria Taras. Il sera bien temps de fuir, quand je vous congédierai.

Les conseillers s'immobilisèrent. Le roi était assis, tout blême, sur son trône. Mais dans la pénombre des bancs, Simon vit le fils de Keogh se pencher vers celui qu'il prenait pour son père, la figure rayonnante d'une foi enfantine.

Taras caressa la créature qu'il tenait à la main baissant la tête vers elle.

Les membranes légères commencèrent à se soulever. Le corps de perle rose palpita, et il s'en éleva un flot de musique semblable au son d'une harpe, infiniment doux et lointain.

Les yeux de la Harpiste brillèrent. Elle était heureuse, ravie d'être libérée de la soie qui avait empêché ses membranes de s'agiter pour faire de la musique. Taras continua de la caresser tendrement et elle répondit par des trilles d'harmonie, les notes limpides ruisselant et frémissant dans le silence.

Et deux autres hommes casqués sortirent de leur cape des captives argentées aux doux yeux, et elles joignirent leur musique à celle de la première, d'abord timidement, puis avec de moins en moins d'hésitation, jusqu'à ce que la salle du conseil soit emplie de sons étranges et fous et que les hommes restent figés parce qu'ils étaient maintenant trop charmés pour bouger.

Simon lui-même n'était pas immunisé contre cette musique infiniment poignante. Il sentit son corps réagir, chaque nerf frémissant d'un plaisir parent de la douleur.

Il avait oublié l'effet de la musique sur l'esprit humain. Pendant de longues années, il avait oublié la musique. Et voilà que soudain toutes ces portes longtemps fermées entre l'esprit et le corps s'ouvraient à la volée au chant des Harpistes. Claire, radieuse, adorable, la voix même de la vie libérée, la musique emplissait Simon d'un désir aigu d'il ne savait quoi.

Son esprit s'égarait dans de vagues sentiers peuplés d'ombres, et son

cœur palpait d'une joie solennelle bien proche des larmes.

Pris dans le doux réseau impalpable de ces harpes, il restait immobile, rêveur, oublieux de la peur et du danger, de tout sauf de la musique qui semblait le secret de la création, imaginant qu'il était posé à l'extrême bord de la compréhension, du subtil secret de ce chant.

Le chant d'un univers nouveau-né poussant joyeusement son premier cri, de jeunes soleils s'interpellant avec exultation, le chœur tonnant des étoiles et la basse bourdonnante des mondes tourbillonnants !

Le chant de la vie naissante, bourgeonnante, éclatante sur tous les mondes, contrepoint complexe d'un million de millions d'espèces exprimant l'extase d'être une partie d'un chœur triomphant!

Tout au fond de l'esprit en transes de Simon Wright, quelque chose l'avertit qu'il était pris au piège de ces sons hypnotiques, qu'il sombrait de plus en plus profondément dans l'emprise des Harpistes. Mais il ne parvenait pas à rompre le charme.

Le chant léger de la feuille buvant le soleil, de l'oiseau en vol, de la bête chaude au fond de sa tanière, du jeune et brillant miracle de l'amour, de la naissance, de la vie!

Soudain, le son se modifia. La beauté et la joie se fanèrent, et il s'insinua dans la musique une note de terreur, croissante, croissante...

Simon s'aperçut que Taras parlait à la créature qu'il tenait et que les yeux doux de la Harpiste étaient terrifiés.

Le simple esprit de la créature était sensible aux impulsions télépathiques et Taras l'emplissait de pensées de danger et de souffrances, si bien qu'à présent ses membranes glapissaient sur un registre différent.

Les autres Harpistes captèrent la peur. Frissonnantes, vibrant à l'unisson et chevauchant les rythmes des autres, les trois petits êtres de perle rose inondèrent la salle d'un son frémissant qui était l'essence même de tous les effrois.

La peur d'un univers aveugle qui prêtait la vie à ses créatures uniquement pour la leur arracher, de l'agonie et de la mort qui toujours et à jamais doit déchirer le brillant tissu de la vie! La crainte des

sombres profondeurs ténébreuses pleines de souffrance dans laquelle toute vie doit un jour plonger, des ombres qui se refermaient si vite, si vite!

Cet horrible thrène de terreur primitive qui s'élevait des Harpistes serrait les cœurs de ses doigts glacés. Simon recula, il ne pouvait le supporter, il savait que s'il l'entendait encore un moment il deviendrait fou.

Il n'avait que vaguement conscience de la terreur des autres conseillers, de leurs figures grimaçantes, des mains qui se tordaient. Il voulut crier mais sa voix se perdit dans les hurlements des Harpistes qui escaladaient la gamme et devenaient de plus en plus aigus, au point que le corps en était torturé.

Et Taras se penchait toujours sur la Harpiste, les yeux cruels, la poussant à la frénésie par le pouvoir de son esprit. Et les Harpistes criaient toujours, et maintenant le son dépassait le seuil de l'audition, et les ultra-sons poignardaient le cerveau comme des couteaux.

Un homme bondit devant Simon. Un autre le suivit, un autre encore, et puis tous se bousculèrent, tombèrent, se piétinèrent, emportés par une folle panique. Et lui-même devait fuir!

Il ne fuirait *pas*! Quelque chose le retenait, retenait son corps affolé, une dure partie de sa pensée cuirassée par sa longue séparation d'avec la chair. Il se ressaisit, lutta avec une volonté de fer et revint à la réalité.

Sa main tremblante tira de sa poche la petite boîte de métal. Un déclic. Lentement, tandis que la machine chauffait, elle projeta un son aigu, déchirant.

« La seule arme contre les Harpistes, avait dit Curt. La seule chose qui puisse vaincre le son... c'est le son! »

Le petit répulseur étendit ses vibrations soniques assourdissantes et saisit le terrible chant des Harpistes comme avec des serres.

Il déchira et tordit et brisa le chant. Il le rompit par sa subtile interférence sonique, en dissonances hurlantes.

Simon avança vers le trône, et vers Taras. Et maintenant un doute mortel apparaissait dans les yeux de Taras.

Les Harpistes, affolées et terrifiées, luttèrent contre le crissement insupportable qui transformait leur chant en horrible cacophonie. Le conflit sonore hideux faisait rage, inaudible dans sa plus grande partie, mais Simon sentait son corps secoué par les effroyables vibrations.

Il chancela mais continua d'avancer. Les visages de Taras et de tous les autres étaient déformés par la douleur. Le roi s'était évanoui sur son trône.

Une tempête d'harmonies fracassées, de son brisé hurlait autour du trône comme la voix même de la folie. Simon, l'esprit en plein chaos, savait qu'il ne pourrait le supporter plus longtemps...

Et soudain, ce fut terminé. Battues, vaincues, épuisées, les Harpistes arrêtaient les folles vibrations de leurs membranes. Absolument silencieuses, elles restèrent inertes dans les mains de leurs ravisseurs, leurs yeux doux voilés d'une terreur sans espoir.

Simon éclata de rire. Il vacilla un instant et dit à Taras:

— Mon arme est plus puissante que la vôtre!

Taras laissa tomber la Harpiste. Elle s'éloigna en rampant et alla se cacher derrière le trône.

— Alors nous devons vous la prendre, Terrien! chuchota Taras.

Il bondit sur Simon. Sur ses talons vinrent les autres, animés de l'amère fureur de la défaite alors qu'ils avaient été si certains de la victoire.

Simon s'empara de l'audio-disque et le porta à ses lèvres en appuyant sur le bouton et criant un seul mot:

— Vite !

Il sentait qu'il était trop tard. Mais pas avant cet instant où la peur brisait la force de la tradition, Curt et Otho n'avaient pu pénétrer dans ce lieu interdit sans provoquer l'assaut même qui devait être empêché.

Simon s'écroula sous la ruée de ses assaillants. Comme il tombait, il vit que les conseillers qui avaient fui revenaient en courant pour lui porter secours. Il entendit leurs cris, et il vit parmi eux le jeune Dion.

Quelque chose le frappa cruellement à la tête et il sentit sur lui un poids écrasant. Quelqu'un hurla; il surprit à la lueur des torches le scintillement des fléchettes.

Il tenta de se relever mais en fut incapable. Il était presque inconscient, il était submergé par un chaos de mouvements et de sons affreux. Il sentit une odeur de sang, et connut la douleur.

Il dut bouger car il se retrouva à quatre pattes, penché sur la figure de Dion. La tige d'une fléchette de cuivre émergeait de la poitrine du garçon et un flot rouge ruisselait sur la peau douce. Leurs regards se croisèrent, celui de Dion déjà voilé.

— Père, murmura-t-il d'une voix hésitante.

Il se glissa entre les bras de Simon qui le serra contre lui. Dion murmura encore une fois et poussa un soupir. Simon continua de le serrer entre ses bras bien que le garçon fût maintenant très lourd et qu'il eût les yeux fixes.

Simon s'aperçut que la salle était silencieuse. Une voix s'adressa à lui. Il releva la tête et vit Curt penché sur lui, et Otho, qui l'examinaient tous deux avec anxiété. Il les distinguait mal.

— Le petit croyait que j'étais son père, dit-il. Il s'est jeté dans mes bras et m'a appelé père au moment de mourir.

Otho souleva le corps de Dion et l'allongea avec douceur sur les dalles.

— C'est fini, Simon, dit Curt. Nous sommes arrivés à temps et tout va bien.

Simon se releva. Taras et ses hommes étaient morts. Ceux qui avaient essayé d'engendrer la haine avaient disparu, et jamais plus les Harpistes ne seraient apportées à Moneb. C'était ce que lui répétaient les conseillers encore pâles et tremblants qui l'entouraient.

Il ne les entendait pas clairement. Bien moins clairement que le dernier souffle d'un enfant agonisant.

Il se retourna et sortit de la salle du conseil. Dehors, il faisait nuit. Des torches grésillaient et le vent était glacé; il était atrocement fatigué.

Curt le rejoignit.

— Je vais retourner au vaisseau, dit Simon.

Il vit la question dans les yeux de Curt, la question qu'il n'osait pas poser.

Le cœur malade, Simon récita les vers qu'un poète chinois avait écrits il y avait très, très longtemps:

— « Maintenant, je sais que les liens de la chair et du sang ne nous lient qu'à un fardeau de chagrin et de souffrance. »

Il secoua la tête.

— Je vais redevenir ce que j'étais. Je ne pourrais pas supporter la douleur d'une seconde vie humaine... Non!

Curt ne répondit pas. Il prit le bras de Simon et ensemble ils traversèrent la cour d'honneur.

Otho les suivit, portant avec précaution trois minuscules créatures d'argent et de nacre rose, qui commençaient à émettre quelques trilles légers, d'abord timides mais pleins d'espérance, qui devinrent bientôt le chant joyeux de prisonniers libérés.

Ils enterrèrent le corps de John Keogh dans la clairière où il avait trouvé la mort et déposèrent à côté de lui le jeune Dion. Sur eux, Curt, Grag et Otho élevèrent un tumulus de pierres, avec l'aide de Harker.

Dans l'ombre Simon Wright les observait, petite boîte de métal carrée planant sur des rayons silencieux, redevenu un cerveau à jamais séparé de la forme humaine.

Leur devoir accompli, ils firent leurs adieux à Harker et descendirent entre les immenses lichens bruyants vers le vaisseau. Curt, le robot et l'androïde s'arrêtèrent et tournèrent la tête pour contempler le tumulus solitaire se dressant dans le ciel étoilé.

Mais Simon ne se retourna pas.